

G O R A N P E T R O V I Ć

SOIXANTE-NEUF
TIROIRS

*Roman traduit du serbe
par Gojko Lukić*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original :
Sitničarnica "Kod srećne ruke"

© Goran Petrović.
© Zulma, 2021, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Soixante-neuf tiroirs*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

ENTRÉE EN MATIÈRE

*où l'on parle d'un languissant arbuste du bon Dieu,
d'un boulot bizarre,
d'un écrivain mystérieux
et d'une reliure en maroquin,
de la hauteur de nos montagnes,
du parfum câlin d'une jeune fille
coiffée d'un chapeau cloche,
d'un morne aquarium,
de murs sonores
et de la question de savoir
si la confiture d'abricots entamée un lundi
peut se couvrir de moisissure.*

C'était une phrase en serbe. Comme la suivante, d'ailleurs. Composée à la main et en caractères cyrilliques. Entre les lignes transparaisait le texte imprimé au verso. Le papier, parfaitement blanc à l'origine, était jauni çà et là par le temps qui partout s'insinue.

En attendant que le jeune homme eût jeté un coup d'œil à la première page du livre, l'homme mystérieux faisait semblant d'examiner le bureau, petite pièce au fond d'un couloir, dont les murs n'avaient pas été repeints depuis longtemps. Ce n'était qu'un cagibi, primitivement sans destination précise, ne contenant qu'un classeur à rideau mis là au rebut, dont la serrure avait été forcée maintes fois, un portemanteau sur pied, deux chaises branlantes, un bureau et un arbuste du bon Dieu languissant dans son pot. Le bureau, plutôt petit, aux bords rognés, au vernis dépoli, suffisait à peine à porter les six volumes du *Dictionnaire de la langue serbe*, une édition récente d'un manuel d'orthographe et un tas d'épreuves fraîchement sorties de presse.

La pièce était chichement éclairée, le dos grêlé d'un bâtiment administratif bouchait la vue qu'aurait pu offrir l'unique fenêtre, et il fallait attendre midi pour y avoir droit à un quignon doré de soleil, ce qui ne durait ici qu'un quart d'heure, à condition que le ciel ne fût pas couvert comme c'était le cas par ce jour

de novembre finissant. C'est probablement pourquoi le jeune homme était courbé, le visage presque collé contre le livre ouvert. Après avoir lu la première page, il l'a tournée délicatement, mais n'a fait que parcourir rapidement les lignes suivantes ; pour finir, il a fermé le livre et examiné la reliure en maroquin d'un rouge froid, trop luxueuse pour les conditions de vie de l'époque.

« Alors ? » a lancé l'homme, sans aucune expression digne d'être mentionnée.

« Alors... » a répété le jeune homme en essayant de biaiser, devinant ce à quoi l'autre s'attendait, mais tâchant de se ménager encore quelques instants de réflexion.

« Décidez-vous donc. Vous acceptez ? » Cette fois, l'homme a légèrement froncé les sourcils.

« Je n'en suis pas sûr... » a tout d'abord dit Adam Lozanitch, étudiant en langue et littérature serbes et correcteur provisoire du magazine de tourisme et nature *Beautés de notre pays*. « Je ne sais que vous dire, il s'agit d'un livre, pas d'un manuscrit.

— Non, c'est évident. L'important, c'est de respecter les conditions. Ce qui veut dire que vous ne prendrez aucune note et ne laisserez pas la moindre trace écrite de vos interventions, en dehors du strict objet de votre travail. La discrétion s'impose. Si vous estimez la rétribution insuffisante, je suis prêt à vous proposer... » a dit l'homme en se penchant, sur un ton confidentiel.

À la première offre qui lui a déjà été faite, Adam a failli avoir le souffle coupé. Avec cette somme maintenant doublée, il pourrait vivre confortablement pendant cinq ou six mois sans avoir à se soucier de son loyer, terminer enfin son mémoire de maîtrise, finir

ses études l'esprit tranquille. Et en ajoutant ce qu'il gagne au magazine *Beautés de notre pays*, il aurait de quoi sortir de la dèche.

« C'est bien généreux. Mais mon travail n'a de sens que... comment dire... appliqué à un manuscrit. Ceci est un livre déjà imprimé, c'est un fait accompli, une relecture et des corrections n'y peuvent plus changer grand-chose. De plus, je me demande ce qu'en dirait l'auteur, ce monsieur... » s'inquiéta le jeune homme en rouvrant la couverture en maroquin ; la page de titre portait en haut *Ma fondation* et un peu plus bas : *Par Anastase S. Branitza, homme de lettres. Publié à compte d'auteur.*

« Je suis certain qu'il n'y trouvera rien à redire, il n'est plus de ce monde depuis une bonne cinquantaine d'années, a dit l'homme avec un sourire forcé. Et je précise qu'il n'a pas d'héritier. D'ailleurs, en aurait-il, cet exemplaire m'appartient en propre et j'estime avoir le droit d'y apporter quelques modifications. Je pourrais, si l'envie m'en prenait, souligner certains passages, couvrir les marges d'annotations et même arracher les pages qui me déplairaient. Mais, ce que je veux, c'est que vous y apportiez quelques petits changements selon mes indications et les instructions de mon épouse. Votre directeur me dit que vous êtes consciencieux. Je suis moi-même un peu du métier et je sais que, pour un homme de votre profession, c'est là la meilleure des recommandations. »

Adam Lozanitch posa ses mains sur le livre. C'était ce qu'il faisait quand, en préparant ses examens, il se demandait que lire en priorité, de la longue liste des ouvrages recommandés ; il avait l'impression de pouvoir ainsi tâter le pouls d'un texte. Avant d'en aborder un, il se livrait toujours à cette innocente

superstition. Cette fois-ci, malgré la froide reliure en maroquin, le livre était chaud, intensément vivant, son pouls secret battait sous les doigts du jeune homme. Comme s'il venait juste d'être écrit, il ne différait pas des manuscrits à peine terminés, tout brûlants encore des angoisses et des espoirs fiévreux de leurs auteurs. Ce fut peut-être cette chaleur qui décida Adam.

« Bien, je vais essayer, fit-il. Je ne puis fixer un délai, le livre est plutôt volumineux, l'orthographe a été entre-temps plusieurs fois réformée, la ponctuation est désuète – vous aurez remarqué le point à la fin du titre –, et puis il y a encore la partie la plus délicate : le vocabulaire... En fait, je ne suis pas sûr de bien savoir quels sont les points sur lesquels vous désirez que j'intervienne.

— Quand pourrez-vous commencer ? a rétorqué l'homme mystérieux, faisant la sourde oreille.

— Demain matin. Ce soir, je suis trop fatigué ; les caractères de notre revue sont minuscules et les textes bourrés de fautes. Je vois des lettres danser même quand je ferme les yeux. Je pourrai me lancer demain matin, épilguait le jeune homme, sans nécessité, comme pour éviter de se demander dans quoi il s'aventurerait.

— Alors, disons neuf heures. Précises. Tâchez d'être ponctuel. Si j'ai un empêchement, c'est mon épouse qui vous accueillera. » Sur ces mots, le client s'est levé et s'en est allé.

Adam Lozanitch est resté le regard perdu sur le calendrier suspendu de guingois à la porte qui venait de se refermer. Le petit cadre rouge du repère indiquait le lundi 20 novembre. « C'est mon épouse qui vous accueillera » ?! Mais où ? Qu'est-ce que tout cela

pouvait bien vouloir dire ? L'homme mystérieux aurait-il percé son petit secret ? Un frisson le parcourut, à cette idée. Il était pourtant certain de ne l'avoir jamais confié à personne. Depuis un an, en lisant, il lui semblait parfois rencontrer d'autres lecteurs. De temps en temps, peu souvent, mais toujours plus nettement, il se rappelait ces autres personnes, pour la plupart inconnues, qui lisaient en même temps que lui le même livre. Il se rappelait certaines choses très précises comme s'il les avait vraiment vécues. Vécues par tous les sens. Bien sûr, il n'en avait jamais parlé à qui que ce fût. On l'aurait pris pour un cinglé. Au mieux, pour un toqué. À vrai dire, en réfléchissant sérieusement à ces phénomènes étranges, il arrivait à la conclusion que sa personnalité vacillait dangereusement à l'extrême limite de la raison. Ou n'était-ce là qu'une illusion due à un excès de littérature et à une carence de vie ?

Méditant ainsi sur la lecture, il se rappela qu'il était temps de s'occuper de ce qui pour le moment le faisait encore vivre. De nouvelles épreuves l'attendaient. Il tailla donc son crayon et s'attela à la tâche, n'ouvrant que rarement le manuel d'orthographe ou les gros volumes du dictionnaire. Il y avait une foule d'articles, mais le rédacteur en chef lui-même lui facilitait la tâche en lui enjoignant de corriger exclusivement les coquilles. Par contre, il ne devait même pas songer à changer l'ordre des mots, ni les mots eux-mêmes, ni les données.

« N'oubliez pas, Lozanitch, inutile de vous casser la tête pour rien, restez dans votre domaine ! » Voilà ce qu'il lui avait dit d'un ton sévère à plusieurs reprises, en s'époussetant devant lui sans la moindre gêne pour ôter les pellicules des épaules et du col de son veston

croisé bleu marine.

Le jeune collaborateur s'était un jour rebellé : « Permettez, monsieur, il y a tout de même ici une erreur factuelle, je ne peux laisser l'auteur affirmer que le Kopaonik atteint presque 2 500 mètres, puisque la hauteur officielle du sommet de Pantchitch – j'ai consulté les cartes – est de 2 017 mètres.

— Presque ! Savez-vous ce que le mot "presque" veut dire ? Il n'a l'air de rien, mais il couvre juste la différence. Alors, où voyez-vous l'erreur ? Vous êtes étudiant en lettres, Lozanitch – pas encore diplômé, il est vrai –, mais géographe, vous ne l'êtes certainement pas ! Le plissement de la croûte terrestre n'est pas un processus achevé. Dites-moi, pendant que nous y sommes, avez-vous le moindre brin d'orgueil national ? Vous auriez arrondi à 2 000, vous, n'est-ce pas ? Quel rapiat vous faites ! Si on me posait la question, moi, je dirais 3 000 mètres tout rond ! Filez maintenant, et ne venez plus m'embêter avec vos pinaillages mesquins et vos lâches couardises ! » avait lancé le rédacteur en chef, abandonnant un moment les pelli-cules sur son col pour le congédier d'un geste impatient de la main.

Beautés de notre pays était un magazine bimensuel. Adam Lozanitch devait se rendre tous les lundis à la rédaction et relire les articles envoyés par les correspondants permanents de tous les coins du pays existants et inexistants. La commande dont il avait à s'occuper tombait bien, il allait disposer de toute une semaine pour effectuer ce travail, le mieux rémunéré de toute sa carrière de correcteur temporaire. C'est peut-être pourquoi le jeune homme ne s'est pas privé d'intervenir sur un point de l'éditorial qui devait paraître pour la Fête de la République, où l'on

énumérait avec un excès d'enthousiasme l'abondant gibier du pays. Dans le texte, il a biffé un *renne* contestable, en notant dans la marge : « Inexact. À ma connaissance, cette espèce d'animal polaire ne se rencontre pas chez nous. »

2

Vers trois heures, après avoir révisé le dernier article – sur l'essor du tourisme lié à l'organisation des congrès –, le jeune homme a mis son blouson et glissé ses livres dans son sac de sport. La rédaction ne possédait ni dictionnaire ni manuel d'orthographe, références indispensables pour un correcteur. Scrupuleux, attentif aux moindres écarts, Adam était obligé de toujours trimbaler ce fardeau de livres, car le cagibi de la rédaction servait l'après-midi aux femmes de ménage, et un vieux gardien y somnolait la nuit.

Le firmament de novembre se caillait en une masse couleur encre de seiche et la bruine menaçait. Comme il se dirigeait à pied vers le studio qu'il avait loué rue Milovan-Milovanovitch, en bas de l'abrupte rue des Balkans, Adam se rappela l'homme mystérieux, se ravisa et, arrivé place Térazié, se faufila dans un bus bondé pour se rendre à la Bibliothèque nationale dans l'intention de découvrir qui était cet Anastase S. Branitza, l'auteur du livre si précieux que celui qui le possédait l'avait fait relier en maroquin. Un de ses amis travaillait à la Nationale : Stévan Koussmouk, un bûcheur qui avait terminé ses études en un temps

record, et qui, réfractaire à l'oisiveté, s'était engagé comme bénévole dans la grande salle de lecture. Par chance, il n'y avait pas beaucoup de lecteurs ; Stévan put l'aider dans sa recherche et passer au peigne fin pendant près de deux heures les catalogues, les bibliographies et les dictionnaires d'auteurs. Aucun Branitza n'y figurait.

« Es-tu sûr que c'est bien son nom ? C'est curieux, s'il a jamais publié quoi que ce soit, il devrait être catalogué ici... » lui a demandé Stévan un peu plus tard, à la cafétéria de la Bibliothèque, sourcils froncés. Il ne supportait pas les incertitudes, et était connu à la faculté pour la foule de notes souvent plus étendues que le texte de base qui truffaient ses dissertations.

« Oui. Enfin, je crois. Il va falloir que je vérifie... » a répondu Adam, qui ne voulait pas dévoiler le motif de sa recherche. Il était sur le point de partir quand il a aperçu une jolie fille coiffée d'un chapeau cloche qui descendait de la salle de lecture à la cafétéria, sans doute pour se requinquer comme les autres avec du café ou du thé.

« Dis-moi, quel livre a-t-elle voulu consulter ? » a demandé Adam en la suivant du regard, certain que Stévan était capable de se rappeler jusqu'à des détails de ce genre, si c'était à lui que la jeune fille avait remis le bulletin indiquant l'ouvrage demandé.

« *Le Dictionnaire encyclopédique anglais-serbo-croate* de Svétomir Ristitch, Jivoïne Simitch et Vladéta Popovitch, premier volume, de A à M, réimpression des éditions Prosveta, Belgrade, 1974 », a aussitôt débité son ami, qui avait véritablement une mémoire sidérante. Pendant quelques instants, Adam s'est demandé s'il allait attendre que la jeune fille fût remontée à la salle de lecture, ou plutôt s'y rendre

lui-même pour demander le même dictionnaire et guetter son retour. L'espoir l'a frôlé que ce jour était peut-être l'un de ceux où il parvenait à se plonger si profondément dans la lecture qu'il en arrivait à prendre conscience des autres lecteurs de l'ouvrage lu. De cette manière, au cours de sa quatrième année d'études, il avait eu une romance prometteuse avec la plus belle des étudiantes de littérature comparée, mais quand il s'était décidé à l'aborder en réalité dans le hall de la faculté, elle avait simplement détourné la tête.

« Aimez-vous vous promener au bord de la rivière ? avait-il insisté, cherchant à lui rappeler leur lecture simultanée d'une nouvelle réaliste située sur une berge minutieusement décrite où, pas plus tard que la veille, ils avaient passé tout l'après-midi.

— J'aime bien, à condition que tu sois passé à la nage sur l'autre rive », lui avait-elle lancé en le railant devant leurs pairs.

Cette semaine-là, il n'avait plus mis les pieds dans le hall de la faculté, car il lui semblait que l'écho de sa repartie retentissait encore dans tout le bâtiment.

Qu'aurait-il donc gagné à s'approcher de la même manière, en lisant, de cette jolie fille au chapeau cloche, si ensuite elle devait ne pas le reconnaître dans la réalité ? Cette lecture simultanée, s'inquiétait Adam, devenait une obsession qui risquait de l'entraîner trop loin.

« Dis, Stévan, quand tu te plonges totalement dans un livre, as-tu le sentiment de ne pas être seul, je veux dire qu'il y a à part toi d'autres personnes pareillement envoûtées qui, par un concours de circonstances, selon les lois de la probabilité, commencent à lire le même livre au même moment à l'autre

bout de la ville, dans une autre ville, peut-être à l'autre bout du monde ? » laissa échapper Adam, mais il le regretta aussitôt, car son ami le dévisagea d'un air ahuri. Puis, au bout d'un moment, s'étant ressaisi, Stévan se mit à débiter des propos de simple bon sens :

« Il existe trois sortes de lecteurs, selon la classification de Goethe, ce grand pointilleux. La première prend du plaisir sans analyser. La troisième analyse sans prendre du plaisir. Et, entre les deux, il y a celle qui analyse tout en prenant du plaisir et prend du plaisir tout en analysant. C'est cette dernière qui, en fait, recrée l'œuvre. Roland Barthes dit cependant... » Mais Adam ne l'écoutait plus. « ...Iouri Tynianov... Hans Robert Jauss... Wolfgang Iser... Manfred Naumann... la théorie de la réception des œuvres littéraires... Œuvre ouverte... horizon d'attente... concrétisation du texte... Le triangle auteur-œuvre-public... La sémiotique... Enchaînement des signes... Bien qu'il s'agisse dans ce cas du domaine de la peinture, laisse-moi te recommander l'étude récemment traduite de Wilhelm Worringer *Abstraction et empathie...* »

Adam ne l'écoutait pas. Il regardait la jeune fille au chapeau cloche. Il l'observait tandis qu'elle buvait son thé, et trouvait une extraordinaire grâce à ces gestes tout simples. Il la vit se lever et passer près de lui en laissant derrière elle un parfum câlin. Seul le grand travail qui l'attendait le lendemain le décida à ne pas se lever pour suivre ce parfum et à ne pas demander le même dictionnaire pour essayer de parcourir les mêmes lignes que la jeune fille. C'est ainsi qu'il est sorti de la bibliothèque un regret noué dans la poitrine. Les couleurs automnales du jardin de Karageorges viraient au noir. Les chiens en laisse tiraillaient leurs maîtres le long des sentiers et autour du monument

du grand chef de l'insurrection. Les croix dorées de l'église Saint-Sava inachevée depuis des décennies veillaient dans le crépuscule qui s'étendait sur les toits du quartier de Vratchar. C'est à peu près à ce moment-là que les premières gouttes de pluie se sont mises à tomber.